

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France { Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Grabuge à Bordeaux

LES CALICOTS ROUSPÉTENT!

MASSACRES DE CONSCRITS



Grabuge à Bordeaux

Les calicots de Bordeaux sont bougrement moins tourtes que quantité de prolos.

Les fistons ont trouvé, avec juste raison, que les patrons exigeaient d'eux des journées trop longues et l'idée leur est venue, — au lieu d'aller le dimanche faire le jacque aux magasins, — de profiter de ce jour pour se reposer des fatigues de la semaine.

Les patrons, sondés en douceur, n'ont rien voulu entendre : ils sont restés aussi insensibles aux supplications de leurs employés que la tour Eiffel aux chatouillements d'un loufoque.

Les calicots ne se sont pas résignés pour cela : ils ont cherché un joint pour forcer la main à leurs singes.

La première idée qui a germé dans leurs cafetières, — la plus simple et aussi la plus bête, — a été de s'adresser aux pouvoirs publics. Un brin de ruminade a suffi pour les

convaincre qu'en opérant ainsi ils ne feraient que compliquer les difficultés et retarder la solution de leurs désirs jusqu'à la semaine des quatre jeudis.

En effet, à supposer que la gouvernance oublie son métier, — qui est de protéger les richards au détriment du populo, — elle ne pourrait faire pression sur les exploités qu'en vertu d'une loi. Or, pondre les lois est du ressort des bouffe-galette de l'Aquarium et de leurs compères de la Triperie sénatoriale. En supposant ces feignasses farcies de bonnes intentions à l'égard des employés, ceux-ci devraient faire le pied de grue, au moins un ou deux quarts de siècle, avant de tenir leur loi.

Après quoi, y aurait encore rien de fait !

Et ça se comprend : quelles mesures prendrait la gouvernance pour forcer la main aux patrons qui ne voudraient pas obéir à la loi ?

Tout ce qu'elle pourrait faire serait de leur administrer des amendes, qu'ils accepteraient, — certains de se rattraper en les faisant payer à leurs prolos.

C'est déjà ce qui se pratique au sujet de la loi sur le travail des femmes : les singes s'en foutent et continuent à faire veiller les pauvres bougresses sans s'occuper de la loi. Si, par hasard, une contravention leur tombe sur la hure, — faute d'avoir assez graissé la patte aux inspecteurs, — ils paient sans

récriminer et y trouvent toujours leur compte !

Pour ce qui est d'une autre loi qui date de 1848 et interdit aux patrons de faire travailler leurs ouvriers plus de douze heures par jour, c'est encore plus simple : elle a toujours été inappliquée !

Et, aujourd'hui, quand des bons bougres turbinant 13 ou 14 heures par jour, trouvent que c'est trop, ils ne sont pas assez andouillards pour s'adresser à la gouvernance et la supplier d'imposer à leur exploitateur le respect de la loi de 48.

Ils savent que ce serait du temps de perdu ! Ils agissent eux-mêmes et, s'ils ont du nerf et du culot, ils s'en trouvent bien.

Demain, si de nouvelles lois, d'aspect favorable, aux exploités étaient votées par la gouvernance, ça ne ferait ni chaud ni froid : ce serait kif-kif la loi de 48 et la loi sur le travail des femmes.

Ces lois ne rendraient pas superflu l'effort direct des prolos qui, après bougrement de temps perdu, se retrouveraient, gros-jean comme devant, nez à nez avec leurs patrons. Et la question se reposerait entière : la lutte des deux déciderait seule à qui serait la victoire.

Ceci compris, l'intérêt des travailleurs est tellement distinct qu'il ne devrait pas y avoir une seconde d'hésitation : s'ils en pincement pour améliorer leur sort ils doivent

d'abord tourner le cul à l'Etat et agir eux-mêmes, sans trêve ni repos, afin de mettre au pas leurs exploités..., en attendant mieux!

Un bon point aux calicots de Bordeaux : ils ont saisi de quoi il retourne!

Comme dernièrement leurs copains de Perpignan qui, au lieu de mendigoter l'intervention de l'Etat, se bornèrent à faire intervenir les tomates dans leur différent avec les patrons, les Bordelais n'ont compté que sur leur propre nerf et leur initiative.

Et foutre, ils n'ont pas à s'en repentir!

Quelques jours d'un léger bacchanal ont suffi à rendre leurs exploités passablement souples : ces jean-fesse qui, précédemment, faisaient les farauds et ne voulaient rien entendre s'amadouent et entrent en pourparlers.

Pendant quelques soirs, y a eu d'ailleurs de galbeuses manifestations : le premier soir, c'est rue Catherine, devant la boîte d'un nommé Vacher que les bons bougres, armés de sifflets à roulettes, ont commencé le charivari. Ça se serait borné à des clameurs contre les exploités si les sergots et les gardes à cheval n'étaient venus par leur intervention exciter la colère des manifestants.

Du coup, ça ne s'est plus limité à des gueulements : on a continué à conspuer les singes à coups de gosier... et on y a ajouté les coups de pierres!

Et d'lingue!... Pan, dans les contrevents!...

Fichtre non, c'était pas dans les contrevents que tombaient les cailloux, mais bien dans les grandes glaces des magasins, — et elles s'effondraient avec un bruissement de vaisselle en déroute.

Les charges de la police ne calmaient pas l'exaspération! tout au plus réussissaient-elles à faire dévier la manifestation et à la transporter d'un point sur une autre.

Refoulés rue Catherine, les manifestants scindés en deux groupes gagnaient, l'un le cours Victor-Hugo et l'autre le cours du Chapeau-Rouge, où de chouettes magasins tendaient leurs grandes glaces miroitantes.

Très crânes, pas tafeurs, les calicots ne fuyaient pas devant la police, kif-kif une volée de moineaux devant un bouchon; ils faisaient front partout : d'un côté ils continuaient à conspuer les magasins, et de l'autre, ils se torchonnaient sans peur avec la flicaille.

Et le charivari a duré plusieurs soirs!

Y a eu une trifouillée d'arrestations, des employés ont été blessés et des sergots ont été meurtris.

Quand les patrons ont vu pareil grabuge ils ont baissé le caquet et ont promis de fermer le dimanche.

Pourvu que, maintenant qu'ils tiennent le bon bout, maintenant que le plus fort est fait, les calicots n'aillent pas se laisser embistrouiller par les journaux bourgeois qui leur serinent le calme.

Et, d'autre part, qu'ils ouvrent l'œil sur les manigances des socialos à la manque! Qu'ils n'aillent pas se laisser détourner du terrain social et de la lutte économique par ces hâbleurs qui cherchent à les engouffrer dans les marais de la politaillerie.

S'ils étaient assez pocheteés pour se laisser endormir par les trouducuteries bourgeoises ou pour mordre à l'hameçon des « pouvoirs publics », ils perdraient, en un clin d'œil, tout le bénéfice de l'énergie déployée.

Qu'ils restent eux-mêmes, qu'ils ne s'endorment pas sur le rôti et, après la fermeture du dimanche, ils pourront — grâce à leurs biceps, — décrocher d'autres améliorations.

Le proverbe qui dit : « Comme on fait son pieu on se couche! » a bougrement du vrai.

Puisque les employés bordelais sont en train de secouer leurs paillasses qu'ils tachent donc de n'y pas laisser des noyaux de pêche.

Y a facilement mieux que ça, pour rembourrer les plumards!

Frasques de Conscrits

Dans le précédent numéro, j'ai narré le combat que se livrèrent entre eux les conscrits des communes d'Auzat et de Goulhier, près Toulouse.

Un peu partout, en ces temps de conscription, se produisent des scènes identiques.

Foutre! quelle rage tourneboule donc ces jeunes fistons? Quel délire s'est donc emparé d'eux au point de les faire s'entrégorger sans merci?

C'est bien simple : l'idée du militarisme engendre l'idée du carnage, et les futures tueries, entrevues dans les vapeurs de l'ivresse, lorsqu'ils seront truffards, rendent enragés les pauvres conscrits. La bêtise patriotique, largement mouillée d'alcool, ranime en eux des instincts sanguinaires, réveille la Brute des anciens âges, les fait voir « rouge ».

Et, pour une parole, pour moins quelquefois, pour la plus légère couillonnade, des lames brillent aux mains, les revolvers s'en mêlent et, après la batterie, on ramasse des blessés, — parfois des cadavres!

Partout c'est la même chose; en tous les pays « civilisés » où l'on procède à la dégueulasse opération du tirage au sort les mêmes faits se reproduisent : inévitables conséquences de l'éducation chauvine faisant rage en cette fin-de-siècle pourri.

Il n'y a donc pas lieu de s'en épater! Il en sera ainsi tant que le militarisme — et tout ce qui en découle — sera un des piliers de la dégoûtante société actuelle; ces atrocités ne prendront fin que lorsque les jeunes fistons auront soupé de se faire les chiens de garde des bandits de la Haute.

—o—

A Ixelles, un faubourg de Bruxelles, il y a eu ces jours derniers, en l'honneur du tirage au sort, une rixe si acharnée qu'elle n'a pris fin que par la mise hors combat de tous les combattants.

Les types, futurs miliciens, s'étaient entonné force genièvre ce jour-là. Le *schmick* avait coulé à torrents. Dam! quand on est conscrit, on s'amuse partout pareil!

Une bande de ces jeunes trous du cul, juchés sur un break pavisé, se trimbailait dans les rues d'Ixelles. Turellement, à chaque *caberdouche*, on faisait un stage. Rue de la Couronne, les bougres envahirent un estaminet et l'un d'eux, dans ses mouvements de moulin à vent en ripaille, foutit un verre en miettes. Le frère du troquet s'interposa pour faire payer la casse, mais y eut gourance : l'un des conscrits lui allongea un tel tabac sur les mirettes que le victime n'en vit que du feu et eut un carreau horriblement poché.

Sur ce, toute la bande se carapatta et continua ses déambulations alcooliques sans se préoccuper du blessé.

Celui-ci, furieux, s'entendit avec un de ses frères et trois autres types pour se venger et, ayant reconnu le break aux abords d'un *caberdouche* du voisinage, il envahit avec ses partenaires la salle où les conscrits, ivres complètement, continuaient à goualer des trouducuteries et à s'enfiler des casse-poitrine. Quand ils virent entrer les envahisseurs, ils se mirent sur la défensive; il y eut des pourparlers et on décida de vider la querelle militairement, — on n'est pas soldats pour des prunes!

On sortit dans la rue, cinq contre cinq, et le carnage commença.

—o—

N'allez pas vous figurer, les camaros, que les types ont échangé quelques coups de tampons et que l'affaire en soit demeurée là.

Que non pas! Les couteaux s'ouvrirent et firent des entailles; les revolvers sortirent des poches et pétaradèrent. Le sang gicla. La mêlée devint horrible! Et les combattants, fous furieux, s'acharnèrent de plus belle les uns contre les autres.

La lutte ne finit que lorsqu'ils furent tous étendus demi-nus, couverts de sang, râlant sur le pavé.

Les blessés ont été transportés à l'hospice. Tous souffrent atrocement et sont horriblement mutilés. A l'heure actuelle, plusieurs d'entre eux sont trépassés, d'autres ne valent pas mieux!

—o—

En Belgique, en France, c'est partout kif-kif bourriquot! Ces horreurs sont la conséquence du militarisme.

A Chagny, en Saône-et-Loire, des conscrits, pour une futilité, en sont venus aux pattes. L'un d'eux a eu un abattis de démoli.

A Paris, samedi soir, dans le quartier de la Folie-Méricourt, ce n'était que rixes entre conscrits.

Plus loin, rue de Charonne, de futurs troubadés, en compagnie d'un trouffion du 91^e lignard en congé de convalescence, se sont livrés, eux aussi, à des actions d'éclat : Deux prolos étaient attablés chez un bistrot, lorsque les conscrits rappliquèrent et se mirent à les engueuler. De là, bagarre.

Les chaises, les tables, les glaces tout fut déginguè. Et les conscrits, pour couronner leurs exploits, en attendant de sortir la baïonnette, tirèrent leurs surins.

Après quoi, lorsque le sang eut pissé, ils se débinèrent.

L'un des prolos a été salement attigé à la cuisse. L'autre n'a été que légèrement écorché.

Un des agresseurs a été foutu au clou; c'est le griffeton du 91^e lignard.

Ça lui coutera chérot d'avoir fait le conscrit!

—o—

Et ces atrocités continueront tant que nous serons élèves dans la haine les uns des autres et qu'on nous apprendra à exécuter d'autres hommes.

Cette éducation scélérate aura toujours pour résultat de nous rendre sanguinaires et de nous faire traiter en ennemis des pauvres bougres à qui on devrait tendre la main.

Le patriotisme légitime toutes les férocités : on commence par exécuter les Allemands et on en vient à haïr les habitants de la rue, du quartier et du village voisin.

En s'entretenant, comme cela arrive journellement, en cette saison de tirage au sort, les conscrits se dénotent donc bons patriotes.

Miracles Scientifiques

Le téléphone est une riche invention! Vous êtes à Carpentras, je suis à Paris, et grâce à un fil de fer qui nous réunit, on taille gentiment une bavette, kif-kif si on était nez à nez.

C'est mirifique, nom de dieu!

Eh bien non, on ne trouve plus ça mirifique : nous sommes tellement habitués à voir des choses mirabolantes, qu'on ne s'épate plus de rien. On trouve naturelles les choses les plus renversantes et on accepte sans se pâmer d'admiration la foulditude de découvertes merveilleuses qui germent dans la société actuelle.

Et il en germe des tas de merveilles, malgré que la garce de société ne soit guère propice à leur éclosion!

Que serait-ce si on avait nos coudées franches, si nul n'était entravé dans son développement, pouvait donner libre cours à ses facultés et réaliser ce qu'il a en lui!

En un rien de temps, les progrès accomplis auraient presque réussi à émanciper l'homme de tout travail dur et canulant, pour ne lui laisser que des fonctions de surveillance, des besognes agréables.

Ainsi, à propos de téléphones, qui donc, en ayant usé, n'a salement groumé après les pauvrettes qui, dans les bureaux, sont employées à distribuer les communications? Si mirifique que soit le téléphone on n'a pas de patience et à peine a-t-on pressé le bouton, qu'on veut jaspiner avec le type réclamé.

La plupart du temps, y a un cheveu : les bureaux sont encombrés, les employées sont surchargées de turbin, elles ne savent à qui entendre et forcément elles font poirototer les types qui veulent des communications.

C'est-y de leur faute? Foutre non!

Le fautif, là comme en tout, c'est l'Etat. C'est lui qui, ayant fichu le grappin sur le réseau téléphonique, entrave par la routine qui lui est inhérente le développement de cette invention. Ainsi, par exemple, il crée des tas de parasites, directeurs de téléphones, inspecteurs et autres feignasses qui sont grassement rétribués; mais il lésine quand il s'agit des pauvrettes qui ont tout le tintouin. A son avis, y a toujours trop de petites employées et il les trouve toujours trop payées; y a que sur un point qu'il n'est pas regardant à leur égard, — la question de travail, — il ne les trouve jamais trop surchargées.

Et pourtant, foutre, le service est bougrement cotonneux!

Si mamzelle Lucie, la fille à Félicie, était obligée de s'appuyer leur journée, elle en aurait vite soupe.

Chaque employée doit répondre à une centaine d'abonnés. A certaines heures, quand les demandes de communications sont nombreuses, y a pas mèche de répondre à tous à la fois, —

et l'abonné fume! et la demoiselle du téléphone s'énervé!

Dans certains bureaux, les employées ont le cul sur une chaise; mais elles ont constamment sur la tête une couronne qui n'a rien de royal, reliée par des fils aux appareils, afin d'être toujours en communication. Cette sacrée couronne est lourde et occasionne aux pauvres bougresses qui en sont coiffées de sacrés maux de tête et d'oreilles.

Dans d'autres bureaux, les employées restent debout toute la journée, virevoltant d'un appareil à l'autre, les bras levés. Aussi, quand vient le soir, elles en ont dans les jambes!

Ce n'est d'ailleurs pas tout: les heures de service sont distribuées en dépit du bon sens. Certains jours, les téléphonistes rappellent au bureau à sept heures du matin et y moisissent jusqu'à midi; elles s'en vont alors, puis reviennent le soir à sept heures pour turbiner jusqu'à dix heures. Elles ont donc l'après-midi de libre, c'est vrai! mais comme elles ne peuvent pas rester à cinq minutes de leur boîte, vu la cherté des loyers, il leur faut s'appuyer quatre fois le trajet de chez elles au bureau. Mince de girie!

Et, turellement, comme dans toute administration qui se respecte, le loufoquisme est à l'ordre du jour: les heures de service, au lieu d'avoir un roulement normal, varient plus souvent qu'un député, — et c'est fichre pas peu dire!

Epatez-vous après ça que les téléphonistes répondent quelquefois « Zut! » aux bonshommes qui les cramponnent en demandant des communications. Leur énervement et leur rage est la conséquence de l'exploitation qu'elles subissent.

Seulement, au lieu de s'en prendre à monsieur « qui de droit, » c'est-à-dire aux grosses légumes qui leur font la vie si désagréable, c'est au public qu'elles cherchent pouille.

Ainsi, s'il est arrivé à plus d'une téléphoniste d'envoyer paître un type quelconque qui réclame une communication, il n'est encore arrivé à aucune d'avoir le même sans gêne avec le Tanneur à la manqué. C'est leur tort! C'est justement de ce côté qu'elles devraient tirer des plans si elles veulent améliorer leur sort.

Pourquoi ne pas embrouiller les communications ou foutre deux heures et demie pour répondre, quand c'est Félix ou une bourrique ministérielle qui téléphone?

Ce serait pour les bonnes bougresses un acheminement vers une amélioration de leur sort: mais ça ne serait tout de même pas l'idéal.

—0—

L'idéal... le rêve! Ah, voilà le grand hic.

L'idéal, en ce qui concerne les téléphones serait que celui qui demande une communication avec un abonné l'obtienne directement, sans qu'il y ait besoin qu'une pauvre bougresse soit toujours au guet, l'œil ouvert sur les appareils.

Ce miracle est-il possible?

Parfaitement!

Un inventeur a trouvé le joint. Comme de juste, ce n'est pas en France, patrie de la routine et de la pantoufle, qu'une telle invention se mijote. C'est en Angleterre, à Londres.

L'inventeur, nommé Apostoloff, affirme que son système peut être appliqué à toutes les lignes téléphoniques actuelles, sans autre modification que l'introduction d'un petit appareil auxiliaire chez chaque abonné.

Avec ce fourbi, y a plus besoin de gueuler « Allo! Allo! » comme si on en avait après un bouffe-galette; il suffit d'appuyer sur un bouton d'appel et d'inscrire sur un clavier, comme avec la machine à écrire, le numéro du type qu'on réclame.

Ça fait, l'appareil Apostoloff fout en branle à la station téléphonique un « distributeur » qui reconstitue le numéro inscrit sur le clavier d'appel et, en même temps, met en communication le fil du correspondant demandé avec celui qui le réclame.

Si le type qui est appelé est libre, la sonnerie se fiche à tinter chez lui; s'il est déjà en communication, par une sorte de ricochet, l'appel revient au point de départ et le mot « occupé » apparaît chez vous. Mais, dès que l'abonné que vous avez demandé a fini et décroche ses récepteurs, le mot « occupé » s'éclipse chez vous et est remplacé par le mot « libre ».

Dès lors, vous n'avez qu'à téléphoner.

Tout ce fourbi s'obtient sans arias, avec assez de simplicité, grâce à une combinaison d'engrenages et à l'emploi de l'électricité déjà utilisée dans les fils actuels.

Avec l'appareil Apostoloff, toutes les téléphonistes sont inutiles. Oui, nom de dieu, toutes sans exception! Aujourd'hui une employée s'occupe d'un cent d'abonnés; avec la nouvelle découverte un seul homme suffira pour faire face à cent mille.

Mince de progrès, hein!

Et le progrès n'est pas que dans la libération des téléphonistes de leur esclavage énervant; il réside aussi dans la simplification des appareils.

Aujourd'hui, les tableaux « annonciateurs » sont énormes et tiennent une sacrée place; avec le système Apostoloff une salle de dix mètres de long suffit pour grouper les fils de cent mille abonnés.

—0—

Le point noir de cette espatrouillante découverte c'est que, s'accomplissant dans la garce de société actuelle, elle aura pour premier résultat de fiche sur le pavé quelques milliers de téléphonistes qui, du jour au lendemain, se trouveront sans moyens d'existence.

Donc, en même temps qu'elle réjouira les abonnés du téléphone, elle foutra en l'air les pauvrettes qui s'esquintent le tempérament dans les bureaux.

Pour qu'il en soit autrement, — pour que la suppression des petites téléphonistes ne soit pas un désastre, — il faut que préalablement on ait rudement gueulé « allo! allo! » partout où besoin est, au point que la racaille gouvernementale et l'engeance capitaliste s'en soient évanouies de frayeur.

Après quoi, les machines ayant cessé d'être les ennemies du populo pour devenir leurs plus fidèles amies, — quelque chose comme une rallonge de leurs muscles, — on verra venir les inventions avec bougrement de joie, car, désormais, elles n'auront que bien-être pour corège.



Crapulerie ratée

A Draguignan, l'autre matin, la Compagnie des chemins de fer du sud a tenté un sacré coup de jarnac: sans avertissement préalable, elle a essayé d'augmenter les heures de travail, — sans augmenter les salaires! — et aussi de retenir une heure à chaque prolo qui arriverait cinq minutes en retard.

Si les exploités eussent courbé la tête sans piper mot, cette crapulerie réussissait.

Heureusement il n'en pas été ainsi: dès que les prolos surent de quoi il retournait, ils plaquèrent le turbin d'un commun accord, se réunirent chez un bistrot et décidèrent de ne reprendre le travail que si la Compagnie renonçait à son nouveau tarif.

Quand les exploités virent que ça prenait spontanément, et rapidement, une allure si catégorique ils s'exécutèrent et abolirent, dans la journée même, leurs décisions crapuleuses.

Idem, sans cresson!

A Nice, il s'est passé quelque chose de kif-kif entre les prolos des tramways et le directeur.

Cet animal, un nouveau venu, — quelque parvenu qui veut faire du zèle sur le dos des travailleurs, — ne s'était-il pas imaginé, non seulement d'augmenter les heures de travail, de rogner les salaires, mais encore de supprimer aux cochers le temps de déjeuner. Il aurait voulu que le colignon casse la croûte dans le tram, entre deux trajets, — or les arrêts sont de cinq à six minutes.

Probablement, cette bourrique, calculant ce qu'un prolo peut manger, vu la maigreur de sa paye, en avait déduit qu'en cinq minutes il doit avoir bouffé au delà de ce que ses ressources lui permettent.

Les prolos l'ont trouvé mauvaise et, sans barguigner, ils ont plaqué le turbin.

Le directeur a commencé par faire le crâneur, mais quand il a vu qu'il avait non seulement ses prolos, mais encore tout le populo contre lui, il a mis les pouces et la grève a pris fin par le triomphe des exploités.

Maigre victoire, évidemment! Mais foutre, ne serait-ce que par son effet moral, un tel triomphe a du bon: il prouve aux prolos qu'il suffit d'avoir de la moelle pour brider leur jean-foutre de directeur.

Le brider est bien, — mais l'envoyer aux chiottes serait bougrement plus hurf!

Les dockers allemands

A Hambourg, les ouvriers des ports ne caient pas. La grève dure toujours, sans déflections. Dans les dernières réunions, la continuation de la lutte a été acclamée à la presque unanimité.

Les socialos à la manqué, les copains à Guesde, voyaient d'abord la grève de mauvais œil: « Les chefs du parti socialiste, après avoir déconseillé la grève ont fini par l'appuyer. »

Qui dit ça? La *Petite Rép* elle-même! Y a donc pas d'erreur.

Y a d'ailleurs rien de drôle à ça: les dockers de Hambourg ne sont pas des politiciards mais des gas costauds qui cherchent à améliorer leur sort. Puis, leur internationalisme ne se borne pas à débiter des rengaines marxistes: ils marchent d'accord avec les dockers d'Angleterre et leur grève actuelle sera peut-être le point de départ d'une fédération des ouvriers des ports du monde entier, en vue d'une grève monstre qui éclaterait un beau matin dans tous les ports de la boule ronde.

En attendant, les dockers de Hambourg ne sont guère exigeants: ils se contenteraient de douze sous d'augmentation par jour.

Mais les armateurs, des crapulards millionnaires, ne veulent rien entendre. Ils pourraient pourtant, sans guère se priver, accéder aux minces réclamations de leurs ouvriers.

La plus importante société de navigation de Hambourg vient de faire l'addition de ce qu'elle a gagné l'an dernier: ça se chiffre par un peu plus de dix millions.

Et cette collection de crapules se plaint de la mauvaise année, — en effet, la grève lui a fait perdre pas mal! — sans ça leurs bénéfices eussent été plus énormes.

Or, comme cette société d'exploiteurs a 37 millions et demi d'engagés dans ses opérations, il en résulte que son bénéfice a dépassé le quart de son capital.

Et ces bandits refusent douze sous d'augmentation journalière à leurs ouvriers.

Tas de charognes!

Vacheries Policières

L'autre soir, boulevard de Belleville, un camelot gueulait le *Père Peinard* à pleins poumons, lorsque deux ficards s'amènent et essaient de le faire taire en le faisant à l'intimidation.

— Vous ne savez donc pas que c'est défendu de vendre ce journal?

— S'il vous plaît! répond le gas.

— On vous le dit, sergogneu, le *Père Peinard* est défendu!... Faites-le voir, et tout de suite.

— Pour ça, non, fait le camelot. Si vous le voulez voir, ça coûte deux ronds. Tout ce que je puis vous montrer gratis c'est mon récépissé de colportage.

Là dessus, les deux sergots ont arquépiné le pauvre gas et l'ont trimballé au poste.

Le secrétaire, voulant se pousser du col, a joué au juge instructionneur et a canulé sa victime kif-kif un chat qui chaliute avec une souris.

Après une chîce de questions au camelot, il a fait une enquête sur son compte et a envoyé à sa piôle pour savoir s'il n'avait pas donné un faux nom.

Et tous ces chichis parce que le pauvre feu n'avait pas voulu abouler un caneton, à l'œil, aux sergots!

Pour être bien vu de cette engeance, c'est le même fourbi qu'aux seigneurs féodaux: il faut leur payer la dime.

Sans raison aucune, en vertu de sa fantaisie, le secrétaire ordonna le bouclage du camelot: de 5 heures à 11 heures du soir, il resta entoilé, sans une goutte d'eau pour se rincer le bec, sans un quignon de pain pour calmer sa faim.

Enfin, juge int que son supplice avait assez duré, on le conduisit chez le quart d'œil:

— Encore le *Père Peinard*! s'eselama celui-ci. Mais, nom de dieu, vous ne pouvez pas vendre autre chose?

— Mais, monsieur, je vends ce que je peux... ce qui se vend! Mais, pourquoi donc, monsieur le commissaire, m'a-t-on bouclé pendant six heures? Pourquoi m'a-t-on fait manquer ma vente? C'est-y donc qu'on tient à ce que je ne bouffe pas ce soir?... C'est-y parce que je crie le *Père Peinard*? Si oui, je suis en règle avec la Loi, et je ne vois pas de quel droit on me fait des mistoufles?...

— C'est bon, c'est bon, a grogné le quart-d'œil : allez-vous-en et tâchez de ne pas recommencer !

Ne pas recommencer !... Il est superbe ce roussin : voilà un pauvre gas à qui on fait des misères et il faut qu'il ne recommence pas.

Ohé, les policiers, gardez l'observation pour vous : tâchez donc de ne pas recommencer vous mêmes !

—0—

A **Nouzon**, dans les Ardennes, même blot, avec la différence que le vendeur du caneton n'a pas été bouclé.

Le copain gueulait le *Père Peinard*, en y ajoutant : *Réflex hebdomadaires d'un gniaff*, lorsque le quart-d'œil saute sur le camaro et lui choppe un numéro. Le birbe commençait à déplier le caneton quand le copain l'arrête :

— Ah mais, pardon ! Il me faut deux ronds. Si ça vous va, je veux bien vous faire le service tous les dimanches, mais faudra voir à carmer.

Le commissaire ronchonna et, rendant le numéro au vendeur, chercha à l'influencer.

— Vous n'avez pas droit de gueuler tout ce que vous gueulez !

— Je crie le titre, le sous-titre et le prix.

— Il ne faut pas dire organe communiste-anarchiste et patatei et patatei...

— Ça, c'est à voir, mais je me borne à crier le titre et le sous-titre, ça me suffit ; tant que je ne clame pas le contenu du journal vous n'avez rien à dire !

Le roussin en a roté, puis suivant la coutume il a recommandé au gas de ne plus recommencer.

—0—

A **Roubaix**, la Mecque du guesdisme, la ville sainte, la ficaille est aussi bourrique que partout : depuis quelque temps, ces animaux en ont après le vendeur parce qu'il distribue comme prime avec le caneton une chanson-manifeste.

Y a pas de crapuleries qu'ils ne tentent contre le bon feu.

Samedi soir, les charognards lui sont tombés sur le poil et, sans propos de bottes, ils l'ont entoilé pour deux heures.

Le lendemain matin, dimanche, ils l'ont choppé à nouveau et l'ont laissé moisir trois heures encore, — les heures où le marché bat son plein et où tous les prolos se baguenaudent.

Puis, renforçant leurs vacheries, ils lui ont barboté les affiches du *Libertaire* et se sont fichés en campagne pour lacérer et arracher celles déjà posées.

Si un prolo s'amusait à déchirer des affiches timbrées, il saurait ce que ça coûte de ne pas respecter la mère Loi. Mais les salauds de roussins s'en foutent : pour les crapuleries ils ont carte blanche !

Ils ont aussi menacé le camaro, lui disant que s'il continue à les braver, ils sauront le faire rentrer dans sa coquille.

Ça, c'est des menaces ! Et ce n'est pas parce que la police roubaisienne va être renforcée, grâce à la municipalité guesdiste, qu'ils auront dès demain les moyens de foutre leurs menaces à exécution.

—0—

Maintenant, que conclure de toutes ces dégoutations ?

C'est que la pestaille a des envies d'intimider les bons feux qui vendent le *Père Peinard*.

Et foutre, ces asticotages idiots pourraient bien produire juste l'effet contraire !

Ce qui serait gondolant c'est que, dans les patelins où la police fait de ses épates, une douzaine de copains se mobilisent vendeurs, histoire de prouver à la mouche qu'elle n'aura pas le dernier mot.

Voyez-vous les douze copains, processionnant en file indienne et gueulant les réflex du vieux gniaff à pleins poumons ?

C'est pour le coup que les roussins comprendraient que leurs persécutions bêtes et sans fondement engendrent ce qu'ils tentent d'enrayer.

A COUPS DE TRANCHET

Charnier de communards. — Tout au fond de Charonne, en haut de la rue de Bagnolet, en faisant des terrassements dans le vieux cimetière de Charonne, un charnier vient d'être découvert : on était tombé sur une de ces énormes tranchées creusées par les Versaillais et où furent enfouis pêle-mêle morts et moribonds.

Huit cents cadavres de fédérés ont été retirés de ce coin.

Huit cents ! Voilà qui donne une idée de l'étendue des massacres et qui prouve que le chiffre admis — 35,000 fusillés — est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

Songez donc, les bons bougres, qu'il y eut, pour le moins, quarante ou cinquante charniers pareils ! On enterrait partout... Dans les squares, dans les parcs, dans les cimetières, dans des coins de banlieue !

Et dire que les gouvernants et les capitalistes la mènent joyeuse sur ce tas de cadavres.

S'ils s'imaginent que le populo a oublié, c'est qu'ils sont encore plus bêtes que crapules ! Ces horreurs-là ne s'oublient pas... malgré le jemenfoutisme qui semble régner. Quand viendra l'heure, les fils des fusillés se souviendront.

Et les bandits de la haute n'en mèneront plus large !

Pour Eugène Pottier. — Un comité d'initiative s'est formé pour élever une statue à la mémoire du poète révolutionnaire.

Le Conseil municipal de Paris avait voté quelques centaines de francs, mais le ministre de l'Intérieur, le bas du-cul et de jugeotte Barthou y a mis son veto. Ce hargneux dirigeant n'admet de statues que pour des monstres comme Foutriquet ou Gallifet.

Les statues, c'est foutre pas dans mes cordes ! Chacun son goût... Je trouve que la statuomanie est un moyen d'admiration que le populo ferait bougrement bien de laisser aux bourgeois.

Y a d'autres façons de manifester nos sympathies pour des hommes qui, comme Pottier, en valent la peine.

M'est avis que le pognon qu'on va gaspiller à ériger un monument au poète révolutionnaire serait bougrement mieux employé à des rééditions de ses galbeuses poésies, de façon que chacun puisse, en connaissance de cause, aimer et conserver sa mémoire et aussi, aux heures de doute et de lassitude, se revivifier en lui.

Vulgariser l'œuvre de Pottier est la plus chouette façon de lui élever un monument impérissable.

Quoi qu'il en soit, ceux qui voudront aider à la réalisation du monument en cours d'exécution n'ont qu'à envoyer leurs souscriptions au citoyen Thirifocq, trésorier du comité d'initiative, 7, rue Chénier, Paris.



Je le disais foutre bien que ce gueux d'hiver ne perdrait pas ses droits. Les mouches blanches dégringolent et le ciel est affreusement gris. Avec ce temps de chien, faut en avoir rudement besoin, pour s'aventurer dehors.

Le feu est une si bonne compagnie, quand le gel fend les pierres et que le vent du nord siffle. Il ferait rudement bon attendre les beaux jours à se rôtir les fumerons, si la huche était pleine.

Hélas ! ils sont pas épais ceux qui peuvent roupiller dans cette quiétude et regarder le mauvais temps par la fenêtre. Malheur au pauvre bougre qui doit bûcher pour gagner sa putain de vie !

Pas moyen de rentrer dans les terres. Les curages de fossés sont impossibles, les défrichages idem. Le seul travail qui puisse se faire, c'est couper du bois dans la forêt ou fiche par terre les haies de bordure.

Comme j'en ai une ou deux à abattre, je f i s lundi dernier chez Jean-Marie, le forgeron de Bramepan, histoire d'aiguiser l'outil qui sert à cet usage.

Cet outil-là que nous appelons *une gibe* (et j'ignore encore son nom français) — une espèce de serpe avec manche — me rappelle de vieux souvenirs ; c'était mon arme lorsqu'en 1852, tout jeune, je marchais avec les autres cultes pour la Révolution.

Une autre fois nous en recauserons de cette tentative de soulèvement des paysans, qui, mal engrenée, n'ayant pas l'appui des villes, finit par la déportation en masse et quelques guillotines ; le vieux gniaff sera content, nom de dieu !

Au village, chez le forgeron, c'est comme chez le perruquier, les nouvelles s'apprennent et se colportent, on cause, on jacasse, on discute.

La grande nouvelle, lundi, c'était que le Bourru, le métayer de Bouziguet, quitte Mascouyounat. Le birbe lui a signifié son congé pour le quinze août prochain.

Y avait là deux de ses voisins qui le regrettaient bien, car c'est une bonne rencontre d'homme. Il se pique bien un peu le nez et aime à faire sa petite manille. Mais, comme il est serviable et quel rude travailleur ça fait !

Quand, il y a cinq ans, il prit la métairie de Bouziguet, c'était, on peut le dire, un chantier perdu. Lui, était sans pain, mais il était intrépide et ne boudait pas à la besogne.

La première année, viédaze, il arracha les souches crevées par le phyloxera et promena la charrue dans toutes ces terres en friche.

Puis ce furent des transports de terre, des fossés pour l'écoulement des eaux. La luzerne poussa où la vigne était morte.

Bien secondé du reste par sa bourgeoise et par sa marmaille, le Bourru s'est décarcassé à requinquer cette propriété foutue. Il a même défriché et planté un *journal* de riparias qui en sont à la deuxième pousse.

Bref, il commençait à se tirer d'affaires, à manger du pain à lui, quand brutalement il est foutu à la rue : il a semé, peiné, sué ; d'autres récolteront, se la couleront douce, auront toutes leurs aises.

Et tous les quatre ou cinq que nous étions là d'envoyer notre glaviau sur la hure de ce sale porc de Mascouyounat, un type qui après avoir été badingueusard, puis opportuniste est maintenant socialo et a réussi à se faire bombarder maire de la Burthelasse.

Il possède dans ce dernier patelin une scierie à vapeur où il exploite ses prolos aussi salement que le premier jean-foutre de patron venu. N'empêche que c'est chez lui que descendront les commis-voyageurs du guesdisme.

N'est-ce pas une chose dégoutante que de foutre sur la paille un homme qui a pour le moins doublé la valeur de sa propriété ?

Si encore il touchait la moitié de la plus-value, ce qui ne serait à mes yeux que la moitié de l'équité, passe encore.

Ne fait-on pas ainsi pour le bétail que vous prenez en cheptel ? vous l'estimez en le prenant, vous partagez la moitié du profit et à la fin de votre bail, après une nouvelle expertise, vous partagez l'excédent de la première.

Je ne veux pas dire par là que c'est l'idéal. L'idéal c'est la terre revenant entièrement au paysan, sans impôt, sans rente, sans hypothèque, ni foutre, ni rien.

Cependant en attendant la démission des richards, pourquoi ne pas exiger qu'ils fassent pour les baux de la terre comme pour ceux du bétail ? Pourquoi ne pas exiger au moins la moitié de la plus-value donnée par le travail du fermier à la propriété ?

Il s'en commet, nom de dieu, de ces cochons d'abus à l'ombre du métayage !

Ainsi, pas bien loin, dans la lande, les métayers sont plus marioles qu'ici : tandis que par chez nous ils n'ont que la moitié de la récolte, là-bas ils en gardent les deux tiers, n'en aboulant qu'un au maître.

Je dis qu'ici les métayers ont la moitié, c'est pas bien exact, pécaïré ! Avant de partager ils ont tant de redevances — les rêbes — au propriétaire que cette garce de moitié est bougrement ébréchée.

Faut donner du blé, des œufs, des poules, etc., avant tout partage, et plus la terre est bonne, plus les redevances sont lourdes.

Le métayage est comme la petite propriété, il ne fleurit que là où la terre est ingrate. C'est pas les châtelains du Bordelais ou de la Bourgogne qui donneront leurs vignes à moitié.

Les contrées arides, au sol pelé comme un cul de guénon, sont les seules où les charognes de riches, de nobles, de youpins, n'aient pas accaparé la terre.

Là où elle est bonne, on voit poindre les galbeuses tourelles de leurs maudits castels et le gibier volète ou sautille dans les fourrés de leurs parcs.

Il s'agit donc de préparer le jour où nous ne trimerons plus pour les autres qui ne foutent rien et, en attendant le jour où nous ne le ferons plus du tout, de le faire le moins possible.

Si les métayers étaient syndiqués, s'ils se sentaient les coudes au lieu de jérémié isolément, la question serait toute autre.

Des abominations pareilles à celle dont est victime ce bon feu de le Bourru ne seraient plus de saison. Les colons partiaires s'arrangeraient bien à forcer les richards à venir devant notaire modifier les baux dans un sens qui leur donnerait au moins la moitié de la plus-value, puisque ils ont toute la besogne.

Et puis, on ferait un pas de plus si on s'en tendait, on ficherait les redevances au diable vauvert et comme les gas de la lande, on dirait aux messieurs qu'ils n'ont plus droit qu'à un tiers.

Les fermiers qui donnent leur belle galette au proprio feraient kif kif ceux qui aboulent la récolte: ils rogneraient la rente petit à petit jusqu'à ce qu'elle arrive à zéro.

Avec l'Etat on ne prendrait pas non plus des mitaines. On voterait le budget chaque année avant de lui couper chiquement les vivres.

Syndiquons nous, mille dieux, syndiquons-nous!

Le père Barbassou.

L'INQUISITION EN ESPAGNE

A la page huit, cette semaine, les copains vont reluquer le premier dessin d'une série qui rendra aussi exactement que possible les horreurs de l'Inquisition à Montjuich.

Successivement paraîtront :

Le grillage des chairs ;

Le fouet ;

L'arrachage des ongles.

Le dessin d'aujourd'hui donne d'un côté, la pendaison par les pieds, de l'autre la noyade.

Ce dernier supplice, déjà pratiqué en 1894, consiste à lancer à la mer le supplicié, ficelé en boule et retenu par une corde. On l'en retire juste assez à temps pour éviter sa mort.

Pour ce dernier supplice, le copain dessinateur a représenté plusieurs torturés, l'un plongé tout à fait, l'autre à demi, l'autre lancé à l'eau. Evidemment, les bourreaux ne supplicient qu'un malheureux à la fois. Mais le camaro, pour rendre plus compréhensible ce supplice, a voulu en donner les diverses phases, — c'est ce qui explique ce léger croc-en-jambe à la réalité.

BAGNES PARISIENS

Toujours les allumettiers !

C'est toujours la même ritournelle : les pauvres bougres s'en vont processionner dans les antichambres gouvernementales. Ils viennent à nouveau de pousser une visite aux fabricateurs de lois qui composent la commission du budget. On leur a fait des promesses... Et c'est tout !

Ils en seront quittes pour revenir dans six semaines, — ou dans six mois.

Si ceux-là n'ont pas soupé de l'Etat-patron, zut alors !

La procession de ces jours derniers a expliqué aux grosses légumes visitées que, même l'emploi des machines, américaines ne supprimerait pas la terrible nécrose, parce que tant qu'on emploiera du phosphore blanc, y aura des vapeurs de phosphore à la clé. La seule solution est de supprimer le phosphore blanc comme l'ont fait, entre autres, depuis belle lurette, l'Angleterre et la Belgique.

Ça paraît simple — et ça le serait, s'il n'y avait pas toute la putainerie gouvernementale qui complique la question : si nos dirigeants ne veulent pas foutre le phosphore blanc au rancard c'est parce qu'ils touchent des pots-de-vin sur cette maudite marchandise. Or, ils se disent : « Périssent les prolos, plutôt que de voir un pot-de-vin s'évanouir ! »

Il n'y aura de solution que le jour où, sur une autre marchandise pouvant remplacer le phosphore, on leur crachera des pots-de-vin mieux fadés, — à moins que, d'ici là, les allumettiers ne se soient enflammés eux-mêmes !

Le nerf, y a que ça !

En banlieue, à la Plaine-Saint-Denis, le bagne Mouton que j'ai déjà passé à l'astique, tient toujours le record de l'exploitation, — mais il ne le tiendrait pas longtemps si beaucoup de bonnes bougresses avaient le poil d'agir comme celle dont je jaspine :

En faisant sa tournée, un contre-coup s'aperçoit que la machine de la bonne bougresse en question ne marchait plus, — je te crois, la courroie venait de casser !

Illico, le sac-à-mistouffes se fout à beugler. Il avait à faire à forte partie : l'ouvrière, délurée, l'envoie pondre en cinq sec. De rage, l'animal lui colle vingt sous d'amende. Mais alors, ce qu'il en a entendu ! La gironde typesse lui en a débrogulé pour vingt sous.

A la paye, quand ce fut le tour de la copine, le contre-vache montra sa hure et bava : « Y a vingt sous à retenir ! »

Mince de fouan ! La bonne bougresse monta à nouveau sur ses ergots : « Je ne paierai rien !... rien !... »

Elle fit tant de raffut que le birbe retira l'amende.

Voilà ce que c'est que d'avoir du nerf. Si

tous les prolos en faisaient autant, les singes et les contre-singes y regarderaient à deux fois avant de faire leurs petites et grandes saloperies.



Soupe des Politicards !

Lille. — Mince de jubilation dans le clan des opportunistes et de leurs copains réacs et cafards. Par contre, jérémiades et pleurnicheries des collectos.

Tout ça, nom de dieu, pourquoi ?

Simplement à propos d'une foire électorale qui vient de se clôturer par une veste remportée par les socialistes parlementaires.

Y a eu, sans un de plus, ni un de moins, juste 8,728 abstentions, aussi est-ce à qui gueulera le plus de *La Croix*, de *L'Echo du Nord* et aussi du journal collecto, *Le Revil du Nord*.

Vingt dieux, voilà qui prouve que le bulletin de vote est en baisse ! Les bons bougres n'ont plus l'air de couper dans la faribole de la souveraineté qui s'évanouit dans une tinette.

Ce n'est fichtre pas trop tôt !

En ce qui concerne les collectos, s'ils ont perdu des voix c'est qu'ils ont déjà pas mal de saloperies à leur actif, bien que depuis peu à l'Hôtel de Ville

« Les opportunistes, les conservateurs ont fait pareil et même pire ! » allez-vous objecter.

C'est foutre pas une raison ! Pour conserver l'estime du populo, les collectos auraient dû rester dans le rang : ils veulent gouverner et, forcément, ils héritent des vices des gouvernants.

Donc, les prolos se dégoûteront d'eux d'autant plus vite qu'ils avaient fondé davantage d'espoirs sur ces nouvelles couches d'ambitieux.

Dernièrement, la municipalité décidait de nommer des brigadiers dans les commissionnaires. On consulta ceux-ci et on les fit voter. La municipalité fut mise en échec : les commissionnaires envoyèrent paître conseillers-cipaux et commissionnaires-brigadiers.

Le lendemain, l'adjoint Ghesquière, faisant son malin, annonçait aux bons bougres que la municipalité ayant décidé de les doter de brigadiers, y avait pas à refuser.

Les commissionnaires ont eu beau la trouver mauvaise, leur volonté, exprimée par un vote sollicité par les conseillers cipaoux, a dû plier devant l'autoritarisme des guesdistes : ils ont dû accepter les brigadiers !

Mais ils sont fixés maintenant : ils savent que si Basile-Guesde devenait président ou empereur de la R. F., — ce qui n'arrivera jamais, espérons-le ! — nous devrions tous obéir et marcher à la baguette.

Cette saloperie, — et quelques autres, — ont ouvert les quinquets à quantité de bons bougres qui avaient jusqu'ici coupé dans les pantouffleries électorales. De là, la chiee d'abstentions qu'il y a eu l'autre jour.

Et ça ne fera que croître et embellir ! Plus on ira, plus les prolos tourneront le dos à la politique et n'auront qu'un dada désormais : faire leurs affaires eux-mêmes à l'écart de tous les politiciens.

Vacheries de philanthropes

Toulon. — Un des animaux les plus répugnants de la ménagerie bourgeoise c'est le philanthrope.

L'an dernier, quelques vermines de cette espèce avaient emmanché une soupe populaire et, quand ils furent fatigués de distribuer leur eau chaude, ils firent râfler par la police les purotins qui venaient les cramponner.

Cette année-ci, on n'a pas attendu l'arrivée des beaux jours pour râfler les déchards : c'est par des jours de pluie battante et de mistral que le service de la sûreté vient coffrer les affamés.

Chaque jour y a, pour le moins, une dizaine d'arrestations.

Voici le système : les trimardeurs à moitié clampsés qui s'en vont tirer le pied de biche à l'hôpital trouvent visage de bois, sous prétexte qu'il n'y a pas de lit vacant. Pour les consoler de leur malchance on leur délivre un bon de soupe, avec promesse d'un bon pareil pour le lendemain.

Presque joyeux, ils s'en vont à la soupe populaire et là ils trouvent la pestaille qui les

fiche au clou. N'ont droit à la bolée de soupe que ceux qui peuvent exhiber un récent certificat de travail. Tous les autres, sous prétexte de vagabondage, au bloc !

Et encore, il ne faut pas que les bidards, à qui on daigne distribuer la pâtée, s'y abonnent : au bout de quatre ou cinq jours on les envoie paître.

Y a pas longtemps, les déchargeurs de charbon restèrent trois semaines sans turbin ; quelques-uns eurent la naïveté, dans leur détresse, de se présenter à la soupe populaire : ils y furent traités d'ivrognes et expulsés.

Quant aux bidards qui reçoivent la pâtée, leur pitance avalée, ils doivent rester assis et muets jusqu'au moment où le signal du départ est donné. Après une demi-heure de poireau, un vieux fayot de la marine, l'administrateur, gueule : « Le premier rang, debout ! » Et le premier rang s'éclipse, — et ainsi des autres...

Ainsi, pour obtenir une soupe, vendue deux sous dans une gargote, les purotins doivent se soumettre à une grande heure de servitude et de dégradation humaine.

Cette soupe est payée bougrement cher, nom de dieu !

Ces jean-foutre, qui font de la philanthropie avec la galette qu'ils reçoivent — et non avec leur pognon, — sont de rudes mufles : on dirait qu'ils prennent plaisir à avilir leurs semblables, à les faire dégringoler plus bas qu'ils ne sont !

Mais, laissons ces dégoûtants philanthropes à leur sale besogne ! Pourtant, pas avant d'avoir noté qu'en fait de soupes ils n'en distribuent pas épaïs ; l'hiver dernier ils communiquaient à la presse le chiffre de soupes distribuées par semaine. Ils ont renoncé à ça, tellement les chiffres actuels sont faibles.

Cette année, en place du nombre de soupes distribuées, ces salauds pourraient refiler aux journaux le chiffre des arrestations hebdomadaires que les poulards opèrent dans leur soucrière à purotins !

Chouettes initiatives

Limoges. — Il s'est formé un groupe d'études sociales où des gas énergiques, de toutes les classes et de tous les rangs, que la société actuelle dégoûte, se sont rencontrés et se sont compris.

Si les bons fleux veulent se grouiller, c'est pas la besogne qui leur manquera. Y a tant de choses à faire par le temps qui court !

Ce n'est pas tant à discuter à perte de vue sur l'alignement de la société future qu'ils doivent user leur salive, mais bien plus tôt à tirer des plans pour que s'ouvrent les yeux des bons bougres encore embrenés de préjugés.

Ce qu'ils doivent faire toucher du doigt aux inconscients c'est que la société actuelle est infecte et qu'on ne peut pas rêver pire. Donc, nul ne doit avoir le trac d'un cataclysme car la société de demain sera forcément meilleure, — quoi qu'elle soit !

Ce qu'ils ne doivent pas aussi, c'est s'isoler de la masse, mais au contraire se mêler à elle le plus possible car c'est le seul moyen de l'influencer et de l'orienter vers l'avenir.

Que les fistons de Limoges manœuvrent en douce, et ils m'en diront des nouvelles.

Raticornade

Garchizy est un petit patelin à trois pouces de Fourchambault qui, entres autres vermines, possède pour raticornade un sale avare qui vendrait le paradis, son bon dieu avec et les saints par dessus le marché.

L'autre jour, ce bâton de réglisse trimballait Gaspard jusque chez un moribond auquel, sous prétexte de lui cirer les bottes, il allait hâter la mort.

Un bon bougre passe et ne se découvre pas. Et voilà le frocard de hurler pire qu'une truie dont on déviderait les boyaux !

Le bon bougre, rigouillard, lui répondit : « L'autre jour, vous êtes passé devant le boulanger et vous n'avez pas salué. Il a pourtant plus de pâte dans sa boutique que vous dans votre ustensile. Je n'ai donc pas à saluer vos pains à cacheter puisque vous ne saluez pas le pain du boulanger... sur ce, je vous dis : zut, — et mange ! »

Volerie municipale

Nevers. — Les marchands de poissons sont à cran contre la municipalité et la compagnie des eaux. Et les bons bougres n'ont foutre pas tort : ils sont volés pire que dans un bois !

D'après le cahier des charges, l'adjudicataire doit leur fournir une certaine quantité d'eau et la bêche pour le poisson, moyennant

une redevance de neuf francs par mois. Si les marchands usent trop d'eau ils paient un supplément.

Mais, grâce à une nouvelle taxe, c'est pour le moins quatre fois cette somme qu'on veut leur faire casquer; désormais, les pauvres bougres devront abouler leurs neuf francs mensuels, comme par le passé et, outre ça, trente francs en supplément.

C'est de la volerie plus pure que la lance distribuée par la compagnie!

Et ce n'est pas tout, la quantité d'eau distribuée n'est pas augmentée, par conséquent si ces marchands dépassent la dose il leur faudra encore payer un supplément. Tout bien calculé, c'est quelque chose comme une soixantaine de francs qu'ils vont avoir à casquer.

Turellement le populo s'en ressentira; les marchands ayant davantage de frais vendront leur marchandise plus cher.

Et ça, grâce à la rosserie du conseil cipal qui ne veut plus casquer une maigre allocation qu'il donnait.

Mais foutre, si les volatiles de la Volière cipale refusent une allocation rendant service aux marchands, ils continuent à en abouler aux ratichons.

C'est qu'aussies ostrogoths-là sont des culs-bénits qui ont toujours les pieds à l'église et les mains dans les poches du populo.



Angleterre. — Melville, le Puybaraud anglais, vient de remporter une sale veste: le prétendu dynamiteur irlandais, Bell, qui fut arrêté à Glasgow au moment du voyage du tsar, vient d'être acquitté.

Ainsi, voilà qui est parfaitement démontré: le fameux complot dont il a été tant fait de potin et qui a entraîné des arrestations en France et en Belgique n'était qu'une invention policière.

On trouva pourtant, dans une maison des environs d'Anvers, un tas de bombes et d'explosifs; mais, toutes ces bricoles avaient été apportées-là, une demi-heure avant la perquisition, par un sous-ordre de Melville.

Tout ça était richement manigancé: Melville voulait se faire mousser et se poser en protecteur et sauveur du tsar. Pour atteindre ce but, il n'a pas hésité à faire des victimes; grâce à lui, des perquisitions ont été faites un peu partout et des innocents ont été fichus au bloc.

Et, aujourd'hui, la seule chose qui dépote le policier anglais, c'est de n'avoir pas réussi à faire condamner au bagne ou à mort les malheureux innocents qu'il avait choisis pour victimes.

Autriche-Hongrie. — Les quotidiens ont, en quelques lignes, raconté le massacre d'Anina. Ils sont moins chiches de détail quand il s'agit de raconter les frasques d'une putain de la haute.

C'est donc dans les journaux allemands qu'il faut chercher le récit de ce massacre, aussi abominable que celui de Fourmies.

Voici, extrait de la *Gazette de Francfort*, le récit assez impartial de cette boucherie:

« Huit morts, douze blessés! tel est le bilan de la journée d'Anina... »

« Anina est un domaine de la société austro-hongroise des chemins de fer d'Etat, et les victimes des balles des gendarmes sont des mineurs, qui ont simplement voulu défendre leur droit. »

« Les mineurs avaient été admis jusqu'ici au bénéfice d'une caisse de secours à laquelle ils payaient des cotisations, ce qui leur assurait une pension de retraite après 30 ans de service dans la mine. On ne peut pas dire que la caisse fût mise de ce chef à trop forte contribution: un mineur qui a derrière lui trente ans de travail, ça ne se voit pas tous les jours. Cependant la caisse n'était pas dans une situation brillante. La société voulut la réorganiser. Elle en grossit le capital par une plus forte contribution des actionnaires, mais aussi par une augmentation de 2 p. 0/0 des cotisations ouvrières. De plus elle porta de 30 à 40 ans le terme après lequel les ouvriers pouvaient toucher leur retraite, et elle réduisit la pension des veuves à 50 p. 0/0 du salaire des ouvriers, alors qu'elle avait toujours été de 70 p. 0/0. Ainsi l'ouvrier payait davantage, était pensionné plus tard et

voyait notablement diminuée l'indemnité due à sa veuve. »

« La Compagnie a prétendu que la transformation de la caisse de secours avait été faite avec la coopération et l'approbation des ouvriers. Ce doit être faux. Si les ouvriers avaient approuvé, pourquoi auraient-ils levé, comme on l'a dit l'« étendard de la révolte »? On sait d'ailleurs ce que veut dire trop souvent la « coopération » des ouvriers à une œuvre de ce genre. »

« Bref, depuis le 1^{er} janvier, date de l'entrée en vigueur du nouveau système, les mineurs se réunissaient chaque dimanche. Malgré la soi-disant adhésion qu'ils avaient donnée aux statuts, ils ne se laissaient pas de protester. Une députation envoyée au ministre du commerce resta sans effet. Leur pétition fut déclarée irrecevable et, à la réquisition de la compagnie, les nouveaux statuts furent officiellement approuvés. »

« Les mineurs changèrent alors de tactique. Le dimanche 17 janvier, ils résolurent de faire grève, jusqu'à ce que la compagnie leur eût donné raison. Le mardi matin, ils envoyaient au directeur M. Willigens, une députation pour le prier de renoncer à l'augmentation de retenue faite au profit de la caisse de secours. Impressionné, paraît-il, par le spectacle de la foule assemblée sous ses fenêtres, aussi bien que par le langage ferme et digne des délégués, le directeur promit qu'à la paie prochaine et jusqu'à nouvel ordre, la retenue serait calculée sur les bases d'autrefois. »

« Mais le téléphone avait joué: la gendarmerie débouchait sur la place. C'était une maladresse indigne. Quiconque a vécu en Hongrie et en connaît les milieux ouvriers sait quelle haine l'homme du peuple a vouée au gendarme. Pour lui, le gendarme, c'est la personnification de la tyrannie, de l'oppression, de l'écrasement du pauvre par le riche, de la main-mise du seigneur sur le vilain. On comprend donc à quel degré d'exaspération l'arrivée de cette troupe honnie devait porter une foule, d'ailleurs consciente d'agir dans la plénitude de son droit. »

« A peine les gendarmes ont-ils occupé les issues du bâtiment d'administration que des pierres volent contre les fenêtres. Le lieutenant somme les mineurs de se retirer. Ils refusent. Là-dessus l'officier en fait empoigner quelques-uns et ordonne qu'on les mette en lieu sûr. »

« C'est alors qu'éclate l'émeute. Pour délivrer leurs compagnons, les ouvriers se ruent sur la troupe. Frappé d'une pierre au front, le lieutenant s'affaisse. Aussitôt un sergent commande le feu et trois fois des salves retentissent. C'est une indicible épouvante. Les mineurs fuient de toutes parts. Mais 20 des leurs restent étendus sur le sol; huit, dont 2 femmes, sont déjà des cadavres; les 12 autres sont grièvement blessés. On relève ces corps, puis par télégraphe, de crainte d'un retour offensif de la foule désarmée, on réclame à Oraviczla l'envoi immédiat d'une compagnie de honveds. »

« Une dépêche de Buda-Pesth, du 24 janvier, dit que des perquisitions ont été faites samedi chez les mineurs d'Anina. Trente personnes ont été arrêtées, dont 7 femmes. Deux des blessés sont morts. »

A L'ŒUVRE

La semaine dernière, l'Œuvre a représenté *Au delà des forces*, drame du norvégien Bjørnstjerne Bjørnson.

Dans une première partie jouée l'autre semaine, s'était déroulée la banqueroute de la religion.

Dans la seconde partie se pose le problème social: capitalistes et ouvriers sont en présence et en lutte. Que sortira-t-il du conflit? La fin de notre misère est-elle au-dessus des forces humaines?

Et d'abord, les uns et les autres exposent leurs appétits, leurs préjugés, leurs aspirations, leurs besoins, leurs idées et leurs rêves, chacun avec toute la sincérité désirable. Nul n'est noir ou blanchi aux dépens des autres.

Mévisto, dans le rôle d'Holger, patron implacable, faisait songer à Ressayé.

Les prolats, fatigués de croupir dans la misère et de s'étioler loin de l'air et du soleil, au bas-fond des falaises, dans « l'Enfer » réclament une augmentation de salaires et le droit de vivre en haut, au sommet de la montagne, près des bourgeois.

Avec la grève, la mistouffe est devenue plus intense: le suicide d'une mère et de ses deux gosses n'a pas réussi à émoustiller le populo; Bratt, — un socialo qui ne parle pas d'élec-

tions, — prêche l'espoir dans la lutte des gros sous contre les millions; mais la caisse ouvrière sonne le creux, Elias qui, presque à lui seul, l'a jusqu'ici alimentée n'a plus rien à donner!

« Que faire? Les patrons sont implacables. Holger a chassé une délégation de grévistes.... Elias agira! Il donnera l'exemple et peut-être sera-t-il plus heureux que la mère qui l'a précédé dans la tombe: peut-être, de son sang germera la révolte... »

Justement, les patrons se sont réunis dans un château féodal restauré qui domine « l'Enfer ». Ils vont s'entendre pour écraser sans pitié les grévistes, puis après la parlotte, ils gueletonneront en musique.

Deux patrons qui ont parlé de concorde sont conspués, ils veulent sortir mais y a pas mèche! les portes sont bouclées, les larbins ont disparu, la police est éclipsée.

Qu'est-ce? interrogent avec terreur les patrons.

« Je vais vous le dire, clame Elias déguisé en larbin. Il y a quelqu'un qui vous attend. C'est Margen Hang que nous avons enterré ce matin.... c'est elle qui vous attend.... Le château est miné! Nous allons tous sauter. C'est moi qui donne le signal. Attention vous autres!... »

Tous les patrons s'effondrent de terreur, sauf Holger qui, lucide, sort un revolver et tue Elias.... Trop tard!... Le château saute, tout s'écroule....

Dans un dernier acte, l'auteur a essayé de conclure, — et sa conclusion n'en est pas une!

Une répression follement sanguinaire a suivi l'acte d'Elias qui n'a pas, comme celui-ci l'avait espéré, excité dans le peuple la révolte immédiate. Son sacrifice a-t-il donc été inutile?... L'auteur reste indécis.

Et alors: la solution du problème de misère est-elle au-delà des forces humaines?

Pour répondre non, et affirmer son espoir, l'auteur amène sur la scène deux gosses qui se foutent à discourir sur une charbotée de découvertes mirobolantes et d'applications industrielles. « Voilà le salut, disent-ils, c'est par cette tangente que l'humanité deviendra heureuse.... »

Bjørnson oublie que si toutes ces découvertes restent l'apanage et la propriété des riches, y aura rien de changé. Etant donné la position actuelle du problème la science est impuissante, son développement porté à faux.

Par sa finale en pâte de guimauve ce drame est bien l'image de la situation sociale où nous patageons à cette heure: l'indécision est partout.

Ce qu'on sait trop peu, ce que trop peu savent, c'est que la fin des misères humaines n'est au-delà de nos forces que parce que nous nous résignons, courbons la tête et cherchons le salut en dehors de nous, soit dans l'intervention de l'Etat comme les sociaux autoritaires, soit comme Bjørnson dans des rêves scientifiques ou les trouducuteries de la philanthropie. Il nous suffirait de vouloir vivre une vie meilleure pour la réaliser.

Flambeaux et Bouquins

Le groupe des Etudiants internationalistes vient d'éditer la cinquième brochure de sa série: *L'Individuel et le Communisme*; prix, 0 fr. 15, franco, 0 fr. 20. On peut se la procurer aux bureaux du Père Peinard.

— Le camarade Pelloutier commence la publication d'une galbeuse revue mensuelle d'économie sociale, *L'Ouvrier des Deux Mondes*. Le premier numéro contient entre autres flanches intéressantes une étude sur la durée du travail en France et une étude sur la question agraire en Seine-et-Marne.

Le numéro, 0 fr. 15. Bureaux, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.

— Jules Lermina et Henri Lévêque viennent de publier un *Dictionnaire d'argot*. Il y a des choses très chouettes dans ce bouquin; seulement, l'aristo — ce bouquin n'est écrit que pour les aristos, à preuve, il coûte dix francs (1), — donc l'aristo qui s'appuiera sa lecture et croira ensuite *entraver le jar* (savoir l'argot) se foutra le doigt dans le croupion.

Y a une chiée d'argots! Chaque profession a le sien, mais plus communément on donne le nom d'argot au parler spécial des marlous, — qu'il ne faut foutre pas confondre avec le parler de la rue.

Ça, c'est la langue que jaspine bibi. Pour ce qui est de l'autre, macache, je n'entrave que niente!

(1). Chez Charconac, 11, quai St-Michel.

Dans le dictionnaire en question cette distinction est-elle faite?

Non! On y trouve des expressions populaires à côté de purs mots d'argot, à côté de mots d'argot professionnels.

Comment s'y démêler dans cette salade?

Y a t-outre qu'à ouvrir le bouquin pour piger de ces erreurs d'attribution.

Au mot *Imprimerie*, par exemple, une douzaine de mots de la langue des typos y sont alignés; entre autres, « une coquille » est donné comme argotique! Ouvrez le Larousse, dictionnaire français, et pourtant vous y trouverez ce mot.

En tous les cas, il faudrait pouvoir le distinguer du *carré des petites herbes*, expression d'argot des pègres qui signifie « police correctionnelle ».

Un peu plus loin nos auteurs nous apprennent que dire « Est-ce que nous avons gardé les cochons ensemble? » est de l'argot. A ce compte les académiciens eux-mêmes entravent le jar!

Pour remédier à ce méli-mélo il eut fallu imprimer l'argot pur d'une façon, l'argot d'atelier d'une autre et d'une autre aussi l'argot populaire.

Ces distinguos admis, le bouquin en question ferait un très chouette dictionnaire auquel il n'y aurait plus qu'une critique à faire: d'être bougrement trop cherot!

— *L'Incorruptible*, numéro unique, consacré au retour de l'Inquisition, vient de paraître. Il contient des articles de Séverine, Malato, Reclus, etc.

Le numéro: cinq centimes.

Adresser les demandes, 5, rue Briquet, Paris.

Communications

Salle de l'Eden-du-Temple, 49, rue de Bretagne, le lundi 8 février, à 8 heures 1/2
GRAND MEETING PUBLIC & CONTRADICTOIRE, organisé par « l'Internationale Scientifique »

PLUS de BAGNES PLUS de PRISONS

Ordre du jour:

Les Asiles dits d'aliénés, la Liberté individuelle, l'Anarchie.

Conférence par les camarades: Charles Malato, Francis Prost, E. Girault, Tortelier, E. Murmain, la camarade Mary Huchet, Raubineau, etc...

Les hommes de cœur voudront connaître les infamies commises dans les Bastilles modernes, dites asiles d'aliénés.

Nota: Les élus de l'arrondissement sont invités à venir protester contre ces infamies.

Prix d'entrée: 0 fr. 30.

— *L'Art Libre*. Dimanche 7 février, à 8 heures, grande soirée populaire à la Maison du Peuple de Paris, 4, impasse Pers (47, rue Ramey), avec le concours de Spirus-Gay, athlète-équilibriste-jongleur dans ses créations; Paul Paillette, poète-philosophe dans ses œuvres; Buffalo, le chanteur populaire; le couple duettiste Préal-Henry; Mme Noris-Gat, des concerts du Trocadéro; Mme Georges de l'Eldorado; Mme Baudéan; Cary, comique bouffe dans ses troupiers triviaux, etc.; Un ménage fin de siècle, opérette de Gaston Maquis. — Conférence par Henry Zisly, de la « Nouvelle Humanité ».

Après le concert, sauterie au piano pendant deux heures. (Bataille de confettis et serpents).

Prix d'entrée: 1 franc par personne, réduit à 0 fr. 75 pour les abonnés et lecteurs des publications libertaires et révolutionnaires et les membres des syndicats ouvriers; 0 fr. 25 pour les enfants.

(Tous les dimanches nouveau programme).

— Salle du Commerce, 94, faub. du Temple, Réunion publique, lundi 8 février, à 8 heures 1/2 du soir, par la camarade Mary Huchet.

Sujet: le Mariage, l'Amour savant et l'Amour libre.

Orateurs: Gravelle des « Naturiens », Prost, E. Girault, Tortelier, Un étudiant internationaliste, Raubineau, Sadrain, Spirus-Gay, Régis, Broussouloux, etc.

— *La Pensée Libre* du XII^e, jeudi 4 février, à 9 heures du soir, 15, rue de Reuilly, au premier étage.

— Bibliothèque sociologique du XII^e, samedi au nouveau local. Réunion, dimanche 7 courant, à 1 heure de l'après-midi, 125, rue de Reuilly, pour aller à Ivry à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Vaillant.

— *Le Monde Nouveau* se réunit le mardi au café, 69, rue Blanche, où voudront bien envoyer documents spéciaux, études, notes particu-

lières, les personnes qui s'intéressent aux conférences prochaines de Louis Martin et Alphonse Argence sur l'Arménie et Cuba.

— *Les Chercheurs*, groupe de propagande révolutionnaire. Samedi 6 courant, à 8 heures du soir, au café des Artistes, 11, rue Lepic, au premier, réunion de tous les camarades du XVIII^e.

Questions très importantes.

— Des camarades des V^e et VI^e arr. ont pris l'initiative de fonder un groupe d'études sociologiques et littéraires tendant au développement des idées anarchistes. Ils font appel à l'énergie et à l'initiative privée des copains pour assurer le succès de leur entreprise.

Le groupe se réunit tous les lundis à 9 heures du soir, 11, rue Mabillon.

Saint-Denis. — *L'Idée Ouvrière*, groupe d'études sociales, causeries par des camarades tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, chez Pavoine, 28, rue Samson.

Les copains de la banlieue sont cordialement invités.

Quatre-Chemins. — Les gas d'énergie qui ont à cœur la vulgarisation des idées libertaires sont invités à se rendre le dimanche 7 février, à 2 h. 1/2, chez Lafont, 53, route de Flandre. Maréchal et Boulanger feront une causerie. Sujet traité: L'infame trinité.

Le Havre. — Le groupe libertaire Havrais se réunit tous les jeudis soir à 8 h. 1/2. S'adresser au dépositaire des journaux libertaires, 1, rue Kléber.

Beauvais. — Samedi 6 février, à 8 h. du soir, salle du Colisée, réunion publique et contradictoire. Sujets: L'Inquisition en Espagne; criminalité des religions. Entrée gratuite.

Dijon. — Dimanche 7 février, à trois heures de l'après-midi, réunion au bar de l'Académie, rue Monge. Causeries par plusieurs camarades: tirage d'une tombola au bénéfice de la propagande: organisation d'une soirée familiale.

Bruxelles. — Samedi 6 février, à 8 h. 1/2 du soir, réunion du groupe d'Etudes sociales, aux Deux Nègres (distillerie Monico), rue de la Colline. Ordre du jour: Conférence par le camarade T. Ludovic. Sujet: Les tendances du socialisme.

A la demande de plusieurs camarades, deux points seront discutés également: 1^o Evolution et Révolution; 2^o Les différentes formes gouvernementales.

La réunion sera contradictoire.

Angers. — Les copains et copines d'Angers-Tré-lazé et des environs sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche, 7 février, à 2 heures de l'après-midi, à l'établissement « Aux Bonnes Fillettes », rue Denfert-Rochereau, près la place de la République.

Ordre du jour: affichage des manifestes anticléricaux; organisation d'une soirée conférence.

Amiens. — Les libertaires d'Amiens se rencontrent tous les dimanches à 5 heures, au Cent de Piquet, faubourg du Cours, angle de la rue du Coq. Causeries, études, chants, poésies, etc. Les jeunes libertaires sont spécialement invités pour les dimanches 7 et 14 février afin d'apporter leur concours à la fête qui se donnera le 20 février à l'Alcazar.

Le camarade Dumont, 15, rue St-Roch, reçoit en dépôt les lots qu'offrent les camarades pour la tombola.

Vienne. — Le *Père Peinard*, les *Temps Nouveaux* et le *Libertaire* sont en vente chez M. Perrin, buraliste, quai de Gère, M. Baral, buraliste, rue Marchande et M. Payen, buraliste, à St-André-le-Haut.

Le camarade Garnier porte à domicile.

Reims. — Samedi 13 février, salle Vanny, à 8 heures 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire sur la Grève générale et la Révolution. Entrée: 15 centimes.

Limoges. — Le groupe d'études sociales, la *Jeunesse libertaire*, se réunit tous les dimanches à 3 heures de l'après-midi, faubourg Monjovis, 21, au premier étage.

Ce groupe, nouvellement formé, admet tous ceux qui faisant abnégation de sectarisme veulent étudier sur le terrain de la discussion les moyens les plus rapides et les plus pratiques pour arriver à l'émancipation sociale.

A chaque réunion, causerie par un camarade. Lecture. Chants. Poésies révolutionnaires.

Saint-Etienne. — Le dimanche, 7 février, à 7 heures du soir, Hôtel du Lion-d'Or, rue Tarentaise, 56, grande soirée familiale, organisée par les libertaires stéphanois, au bénéfice d'un camarade depuis longtemps malade et sans aucun secours.

Causerie par le camarade A. Dumas.

Chants, poésies et danses.

Les camarades sont invités à venir en grand

nombre apporter leur concours à cette œuvre de solidarité.

Rouen. — Samedi, 6 février, à 8 h. 1/2, salle Goupy, place des Eaux-de-Robec, grande fête familiale, avec le concours de plusieurs artistes.

Chants, poésies et causerie par un camarade, sur l'Inquisition en Espagne et l'absurdité des religions.

Entrée gratuite.

Lys-les-Lannoy. — Le copain Lézy, rue de Chanzy, maison Leroy Lejour, vend les photographies des martyrs de Chicago et autres à 0,75 chaque, dont une partie pour *La Clameur*.

LYON. — Le n^o 3 de la *Jeunesse Nouvelle* paraîtra le samedi 6 février; ce numéro et les suivants seront mis en vente au prix de 0.15 au lieu de 0.25 comme précédemment. La *Jeunesse Nouvelle* organise pour le dimanche 21 février une fête familiale privée. Les camarades sont priés de se procurer des cartes à l'avance au siège de la revue; rue de la Monnaie, 9 et 11.

Les bureaux sont ouverts tous les samedis de 8 h. 1/2 à 10 heures du soir et les dimanches de 4 heures à 7 heures.

Nota. — La soirée étant privée nous informons nos amis qu'aucune carte ne sera délivrée à la porte.

AUX COPAINS DES ARDENNES

Les camarades qui voudraient profiter du séjour de Philippe à Nouzon, pour organiser des conférences dans leur patelin sont engagés à lui écrire, jusqu'au 8 février, chez Emile Roger, rue de l'Hôtel de ville, à Nouzon.

Petite Poste

D. St-Florentin. — V. et D. Lille. — S. Roubaix. — H. et P. Bordeaux. — L. Chicago. — B. Marseille. — F. Chazelles. — M. Antibes. — V. Nîmes. — F. Elboeuf. — C. J. L. Pont-Hébert. — A. Couraud. — B. La Mouche. — A. Estagel. — O. Nevers. — V. Reims. — G. Vienne. — M. Lyon. — B. Dijon. — P. St-Chamond. N. Bois St-Denis. — L. Bruxelles. — B. Albi. — B. Rouen. — F. Beauvais. — G. Carmaux. — B. Angers. — G. Fourchambault. — Reçu règlements, merci.

— Lafond, 261, avenue Daumesnil, demande à entrer en relations avec des copains de Nevers.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD: Lexington: Henri Geney, Brunel Octave, Désiré Bardet, Denis Chanal, chacun 50 sous; Ernest Barrot, 40 sous; Dumas Régis, Louis Perrier, Joseph Vocat, Jess. Rey, Henry Bardet, chacun 25 sous. — Les camarades de Midway, 3 dollars.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	Franco
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Émile Pongot (broché)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume	1.00	1.30
Le Pain Gratuit, par Barrucand, le volume	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume	2.50	2.80
La Société Future, le volume	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume	2.50	2.8
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamou, le volume	2.50	2.8
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'annéo	8 »	8.6

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se dégrasser les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

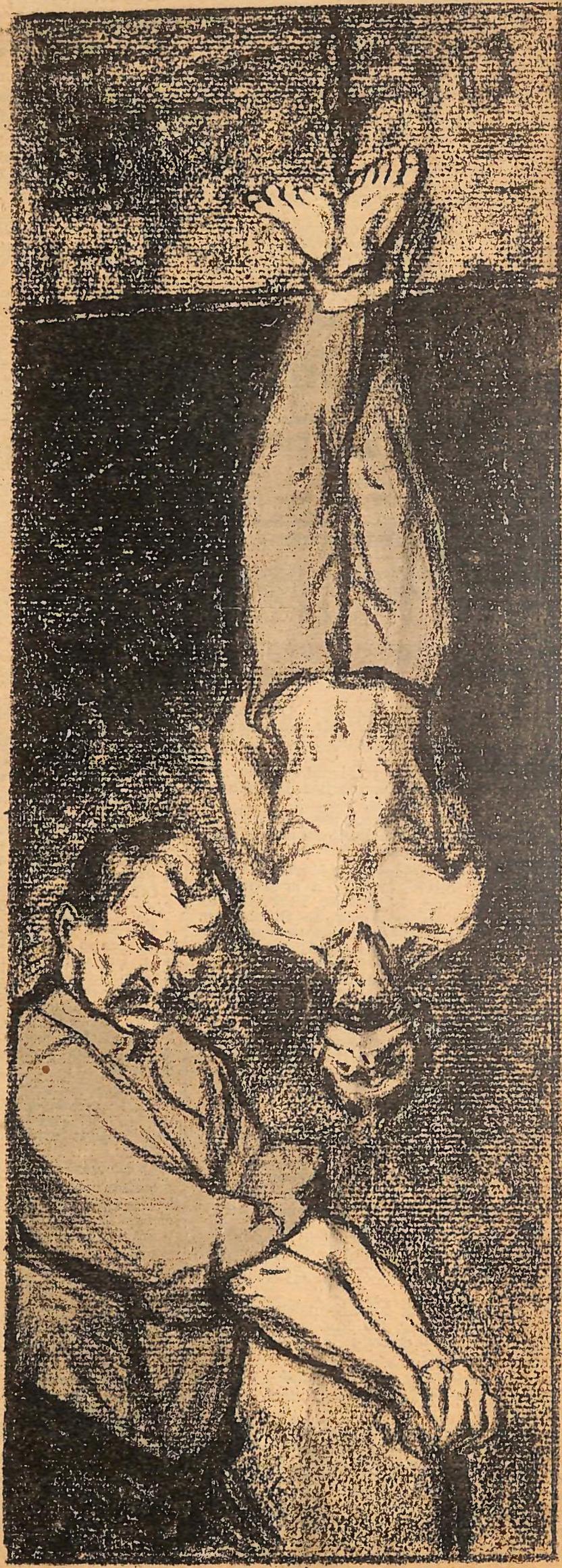
Le gérant: C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

La Torture à Montjuich



La Noyade



La Pendaison par les pieds